

## **FLASH-INFO : LES FEMMES PORTEUSES DE LA PSYCHANALYSE**

**Catherine MULLER**

Le jour du congrès, j'ai fait précéder le "flash-info" d'une remarque sur la préparation de la matinée à laquelle j'ai participé. Préparation particulièrement heureuse puisque j'ai eu la surprise de constater que plusieurs d'entre nous travaillaient sur les mêmes objets. Il n'était pas inclus dans le programme d'exploiter une telle aubaine, j'ai donc tenu au moins à sortir de l'ombre cette rencontre exceptionnelle.

Les congrès avec toute l'abondance de leurs communications les unes à côté des autres ne nous en réservent guère de semblables. J'ai ainsi fait état d'un transfert d'intérêts et d'une communauté d'idées qui font, selon moi, les bons moments et le nerf de la vie institutionnelle. C'est probablement des coulisses que peuvent émerger ces raisons d'être ensemble que la raison ignore.

### **Le flash-info**

Elles bouleversent les thérapeutes et troublent les ménages, celles que j'ai appelées les femmes porteuses de la psychanalyse :

Bertha Pappenheim entre Freud et Jung,  
Emma Eckstein entre Fliess et Freud,  
Sabina Spielrein entre Jung et Freud.

Une matinée ne suffirait pas à épuiser ces histoires qui constituent ce que nous pourrions appeler notre patrimoine héréditaire. Je désire tracer quelques grandes lignes de ces rencontres qui ont en commun de se rejoindre à l'infini, au point de fuite, terme que j'emprunte à la géométrie, et particulièrement propre à figurer, ce dont il s'agit ici.

## Bertha Pappenheim

Entre Freud et Breuer, couplage marqué par le complexe de paternité. Breuer est de 14 ans l'aîné de Freud, il le soutient financièrement et l'initie en lui lisant ses notes relatives à probablement la seule cure psychothérapique qu'il ait menée par la méthode cathartique sous hypnose. Freud reconnaît sa dette vis-à-vis de lui et admire sa brillante intelligence. Il donnera à son premier enfant le prénom de Madame Breuer : Mathilde. Bertha, c'est l'Anna O des Études sur l'hystérie. Breuer fait une description remarquable de ses symptômes et de leur résolution. De ce texte serré, j'extrait trois petites phrases

- "l'élément sexuel était peu marqué chez cette patiente";
- quand elle refusait de parler, "elle ne se décidait à obéir qu'après s'être convaincue de mon identité en tâtant soigneusement mes mains";
- enfin le terme de la cure "elle part en voyage, mais un temps assez long s'écoula avant qu'elle put trouver un équilibre total".

Le voyage commence là où la communication scientifique s'arrête.

Si "tâter soigneusement ses mains" ne constitue pas du sexuel pour Breuer, sa femme, elle, prend ombrage de cette relation qui captive son époux. Pour apaiser sa situation conjugale menacée, Breuer met un terme au traitement et emmène sa femme en voyage. Ce trip, c'est une lettre de Freud à Stéphane Zweig, cinquante ans après, qui nous le fait revivre et nous donne le maillon qui manquait à la chaîne. Breuer, quand il décide d'arrêter la cure, en avertit immédiatement sa patiente, qui, le soir même, est saisie des violentes douleurs de l'accouchement. Appelée à son chevet, il la calme et, saisi de sueurs froides, il s'enfuit ! Le lendemain, il emmène sa femme à Venise où ils conçoivent un enfant.

C'est longtemps après que Freud réussit seul à reconstituer ce qui constitue le secret de Breuer. Il lui fait part de sa reconstitution et celui-ci la reconnaît exacte. C'est dans l'après coup encore que Freud comprendra la petite phrase de Bertha que Breuer lui avait rapportée le soir des douleurs : "maintenant c'est l'enfant de Breuer".

Dans sa lettre du 2 juin 1932 à Stéphane Zweig, Freud écrit : "A ce moment-là, Breuer tenait en main la clé qui ouvre la porte des mères, mais il la laissa tomber saisi d'une horreur conventionnelle, il prit la fuite et abandonna sa patiente à un collègue. Elle passa les mois suivants en clinique luttant pour retrouver la santé".

## Emma Eckstein

Elle est une patiente de Freud, prise dans le coup de foudre Fliess/Freud de 1887.

Fliess pourrait être le frère cadet que Freud jalousait et qu'il a perdu dans sa deuxième année, mais il est surtout l'être aimé qu'il appelle "mon autre moi-même".

En 1895, Freud est fasciné par les théories de Fliess sur le rôle de la muqueuse nasale dans l'hystérie. Il livre à son ami le nez d'Emma en février. L'intervention manquée met en péril la vie de la jeune femme. Freud de mars à mai 1895 ne cesse d'écrire à Fliess ses inquiétudes et ses remords, tout en s'employant à couvrir la faute de son ami qu'il finira par disculper totalement.

Dans la lettre du 8 mars 1895, Freud relate que lors de l'extraction du corps étranger oublié par Fliess dans le nouveau nez d'Emma, il se sent mal. "Ce n'est pas le sang qui m'a fait

une telle impression à ce moment-là, des affects m'avaient envahi., en repensant à cet épisode, il ne me reste plus qu'une sincère compassion pour cette enfant de la douleur" et quelques jours plus tard : "Je suis très malheureux pour elle car je commence à l'aimer beaucoup". C'est au point où son être se dérobe devant la révélation de cette cavité livrée à un désir qui n'ose porter son nom que Freud concevra avec Martha l'enfant légitime de la psychanalyse : Anna Freud née le 3 décembre 1895.

"S'il s'était agi d'un fils, je te l'aurais annoncé par télégramme puisqu'il aurait porté ton prénom. Mais comme c'est une fille appelée Anna, je te l'apprends plus tardivement".

Sabina Spielrein

La jeune patiente de Jung de ses années d'apprentissage. Elle est prise, elle aussi, dans le complexe de paternité du lien Freud/Jung. En 1908, Jung écrit au très honoré Monsieur le Professeur "L'évocation de votre relation avec Fliess qui n'est certes pas fortuite me presse de vous prier de ne pas me laisser goûter votre amitié comme celle d'égaux, mais celle du père et du fils". Dans une lettre de mars 1909, Freud l'adopte, en effet, comme fils aîné et le sacre successeur et prince héritier.

Sabina est porteuse du signifiant "juive" auquel est attaché Jung. Il écrit à Freud "puis la juive est réapparue sous une autre forme, celle de ma patiente". Séducteur séduit, il donne à Sabina des preuves de son attachement et au cours de l'année 1908 les échanges épistolaires de Jung font de la jeune fille la destinataire privilégiée de son idéal amoureux au-delà de la répétition conjugale.

Cette même année 1908, il rêve avec Sabina et conçoit avec une autre, sa femme Emma, le fils qu'il a toujours secrètement désiré. En décembre 1906, dans le feu du transfert avec Sabina, il avoue à Freud "un désir illégitime qui fait mieux de ne pas voir la lumière du jour" et son désir d'un garçon. En novembre 1908, Emma Jung est mère d'un fils qui n'apaise pas ses craintes de femme trahie, dont Freud recevra les confidences. Est-elle saisie d'un doute sur sa maternité ? Cet enfant n'a-t-il pas été conçu par une autre avec son mari dans l'exercice honorable de sa fonction ?

Seules des questions semblables peuvent l'avoir poussée à être l'auteur présumé d'une lettre anonyme qui dénonce aux parents de Sabina le médecin séducteur de leur fille. La réponse de la mère de Sabina fera pour Jung effet de coupure. Après un long silence, il révèle à Freud "un complexe me tient actuellement par les oreilles à savoir une patiente que j'ai tirée autrefois d'une très grave névrose... Elle m'a fait un vilain scandale parce que j'ai refusé le plaisir de concevoir un enfant avec elle. Ma relation avec ma femme y a beaucoup gagné en assurance et profondeur". En juin 1909, Sabina n'est plus la persécutrice. Jung se livre à Freud dans un aveu touchant "Je suis dans une très grande mesure coupable des ambitieux espoirs de mon ancienne patiente. J'ai ainsi sérieusement discuté avec elle le problème de l'enfant... J'ai ainsi mis entièrement au compte de ma patiente tous les autres désirs et espoirs également sans voir la même chose en moi".

En mai 1909, Sabina fait appel à Freud pour sortir de sa capture imaginaire. Elle retombe dans une autre : le conflit violent Jung/Freud. Elle finira ses jours partagée et oubliée, l'élève douée de Freud et la patiente fervente de Jung.

Ces trois histoires nouées ensemble mettent en perspective un certain nombre de

points :

En premier lieu, elles permettent de saisir de façon exceptionnelle l'instant de vacillation subjective des thérapeutes dans les cures.

Souvenez-vous :

Breuer saisi de sueurs froides,

Freud évanoui,

Jung en fuite,

et juste après cette syncope signifiante du sujet, sans recours à la pointe d'un désir coupable, son ressaisissement et le rappel au corps, dans la conception de l'enfant légitime : l'enfant du voyage de Breuer, l'enfant de la psychanalyse de Freud, l'enfant mâle de Jung.

Nous pourrions dire que l'enfant est ici ce qui choit d'une transmission manquée qui se rattrape en transmission généalogique, dont ces hommes ne sauraient se satisfaire.

C'est dans l'après-coup, par le jeu de reconstruction et de raccords opérés à partir de la correspondance que ces histoires réussissent à nous enseigner. Sans ce truchement, l'effet obtenu de la mise en jeu dans le transfert du thérapeute n'aurait pas été repérable.

Si j'ai appelé ces femmes, les femmes porteuses de la psychanalyse, c'est qu'elles sont porteuses de la passion du névrosé, cette passion qui fait tenir la cure avec l'implacable logique du transfert. Le névrosé, nous dit Lacan est celui "qui veut savoir et en quelque sorte c'est lui qui introduit la psychanalyse" "il veut savoir ce qu'il y a de réel dans l'effet du signifiant".

Elles sont porteuses aussi de la passion de la transmission dont ces hommes sont les vecteurs. Cette passion virile qui n'a rien à faire de la fécondité et de la féminité et qui pourtant, nous le voyons ici ne peut se passer du corps d'une femme pour en supporter la fiction.